

*Les écrivains, c'est connu, planquent leurs chefs-d'œuvre dans des malles que l'on ne retrouve que bien longtemps après leur mort, histoire de faire une dernière balade posthume à la une du Monde des Livres. Les petits éditeurs, eux, plus modestes, fouillent dans les tiroirs. On le leur reproche même souvent: «Les éditions Untel ont encore publié des fonds de tiroirs de Machin-Truc».*

*Eh bien dans notre Capharnaüm, il n'y aura que ça, des fonds de tiroirs. Des nouvelles, des chroniques, des correspondances, des dessins, des photos, tous ces petits fragments qui éclairent de l'intérieur la vie littéraire d'une époque. Tout ça sans bla-bla, sans chichi, loin des coupeurs de cheveux en quatre de l'Université.*

*Capharnaüm n'a qu'un but, simple et suffisant: donner à lire.*

# CAPHARNAÛM

ÉTÉ 2010

NUMÉRO I

---

|                                     |                                                                                                                                                  |                            |
|-------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------|
| Raymond Guérin<br>(1905-1955)       | <i>Été 37</i>                                                                                                                                    | 5                          |
| Eugène Dabit<br>(1898-1936)         | <i>Bab-Debar</i><br><i>Atmosphère de Prague</i>                                                                                                  | 17<br>23                   |
| Marc Bernard<br>(1900-1983)         | <i>Vacances-surprises</i><br><i>Taxi! Taxi!</i><br><i>Mon beau voyage</i><br><i>Un thé shakespearien</i><br><i>Les passeports... apprivoisés</i> | 29<br>35<br>39<br>42<br>45 |
| Jean-Pierre Martinet<br>(1944-1993) | <i>Dernier tango</i><br><i>(autour d'une lettre à Michel Ohl)</i>                                                                                | 49                         |
| Georges Hyvernaud<br>(1902-1983)    | <i>Suivre le guide</i>                                                                                                                           | 59                         |
| R. L. Stevenson<br>(1850-1894)      | <i>Du charme des lieux sans charme</i>                                                                                                           | 67                         |
| Georges Arnaud<br>(1917-1987)       | <i>La coutume de Klapaklatt</i>                                                                                                                  | 81                         |

## CAPHARNAÛM

est une publication des  
ÉDITIONS FINITUDE

14, cours Marc-Nouaux  
33000 Bordeaux

Catalogue complet sur: [www.finitude.fr](http://www.finitude.fr)

**RAYMOND GUÉRIN**

*Été 37*



*Les pages qui suivent sont extraites d'un manuscrit inédit intitulé Album. Il s'agit d'un recueil de notes de voyages tenu par Raymond Guérin entre 1934 et 1938. Voici ce qu'il écrit dans son introduction :*

« J'ai rassemblé ici, un certain nombre de lettres griffonnées au hasard de mes voyages. Je n'ai pas voulu les présenter dans un autre ordre que chronologique. Aussi, passera-t-on librement dans diverses villes et dans divers pays. Et l'on acceptera de ne trouver pas dans ces ébauches de leçon ou d'exemple. Leur seule raison d'être, fut d'entretenir mon souvenir et mes amitiés. En outre, elles me permirent alors, de fixer mon humeur du moment. Qu'on les prenne donc pour ce qu'elles valent. Je gage cependant, qu'elles eussent paru plus vaines, si, me concernant, j'en avais voulu nourrir un livre. »

*Les photographies de Raymond et Sonia Guérin qui illustrent ce texte sont elles aussi inédites.*

Le Pyla. Hôtel Haïtza. Juin 1937.

**S**UPERPOSANT ses entrelacs imaginaires, depuis hier soir et toute la nuit durant, et ce jour encore, sur nos têtes, là-haut le bel oiseau de toile et d'acajou, avec son cerveau d'homme, fait écho au silence marin.

La mer se tait, pour que ce vide s'anime du doux bruit fait dans les membrures. L'avion sans moteur vibre, inspiré par son pilote, dont parfois, plus proche, nous apercevons la noire tête d'insecte.

Il est tapi, là, depuis des heures, immobile, à l'affût du temps qu'il veut dompter, insensible dirait-on aux mouvements que lui imposent les courants, tantôt planant, tantôt glissant vertigineusement vers la dune, tantôt transfiguré montant au ciel, tantôt répandant son ombre en croix sur

les dauphins qui à cent pas du rivage, trouent de leur masse noire la lisse plaine verte du bassin.

Et de son aile immense, impérial, il semble protéger nos faibles corps étendus, pâles de printemps, mais offerts nus au jeune soleil encore si timide et déjà si cruel. Même cette brise qui, mêlant le sable à nos poils leur donne l'apparence de végétaux étranges, qui, fléchissant les herbes laisse nos yeux imaginer telles savanes hautes, on croit que c'est lui, là-haut, en plein ciel, qui la brasse.

Subit-elle aussi la mer, ce calme contagieux ? Elle hoquette puérilement dans un glou-glou cadencé. Un tranquille, un placide bonheur, monte de ses profondeurs. Contre le dernier hoquet, un enfant joue pieds nus. Déjà, cette vague minuscule, inoffensive, est à la mesure de l'enfant, des hommes. Mais cette vague est moins qu'un battement dans le sang de ses étendues. Vois cette vague derrière celle qui vient de mourir, et cette autre qui la suit, et cette autre encore et ces mille autres et ces millions et ces milliards d'autres, de plus en plus grosses, de plus en plus fortes et qui ne sont, cependant, que la respiration la plus apaisée de la mer. Mais je songe qu'un jour peut-être, ou même qu'un matin comme celui-ci, la mer soudain pourrait se lasser d'être couchée dans le même creux, qu'elle pourrait se retourner sur son flanc ou même se lever et se mettre en marche. Alors ses eaux, ses milliers de kilomètres d'eau en longueur, ses kilomètres d'eau en profondeur, d'un seul bond, submergeant les continents nous révéleraient enfin leur puissance. N'as-tu point peur ? Ne frémis-tu pas ? Pense au submergement total, pense à l'écrasante masse, pense à l'impitoyable coulée dans nos gorges, pense au hasard, au

miracle, au fait-exprès peut-être qui veut que les éléments ne se délivrent pas du rythme que notre imagination et notre vue leur a fixé !

Agde. Juillet 1937.

Nous courons sur la plage, à courtes foulées précipitées pour éviter les bandes de coquillages. Mais sur le sable fin, et si compact qu'il s'effrite à peine sous nos orteils, nous prenons un appel qui nous lance de proche en proche jusqu'au rivage. Ainsi sans doute couraient le long des grèves, l'été, ces filles qu'on voit vivantes de la vie des marbres, sculptées en relief sur ces urnes trouvées à Gaète.

Et nus, bientôt, libres au sein de la plus parfaite solitude, le regard de tous côtés appuyé au plat horizon de la lande et de la mer nous nous avançons dans l'eau verte, dont l'épaisseur limpide avant de nous porter, contraint nos membres à ordonner de majestueux mouvements.

Nous plongeons les mains dans cette eau si fraîche, si sagement battue par de douces vagues incessantes et d'où monte un si puissant parfum marin et nous nous aspergeons le torse qui bientôt ruisselle et miroite dans le soleil de midi.

Maintenant l'eau atteint nos sexes et la moindre oscillation de la mer les submerge, mouille nos poils, puis se retire pour que nous caresse à son tour, là, entre les cuisses, un vent léger qu'un nouveau renflement de la vague poursuit.

Fendant la profondeur glauque où nos yeux ne distinguent déjà plus le fond de sable, nous nous allongeons, nous nous

étirons sur les eaux, orgueilleux de sentir notre pouvoir sur cette mer qui consent à nous soutenir. Parfois nous cessons même de remuer et alors une inouïe paresse nous envahit. Nos bouches s'ouvrent et s'emplissent d'un liquide dont nous ne goûtons plus que la caresse et que nous laissons repartir en elle-même par une lente expiration. Et ce n'est qu'à bout de souffle, loin, très loin, perpendiculairement à la côte, privés d'horizon, que nous nous décidons au retour.

Oh ! y a-t-il rien de plus voluptueux en plein zénith que les derniers pas qu'on fait en sortant du bain ? L'eau bruit sous nos pieds, s'enroule à nos jambes, se précipite, s'enfuit, revient, écume, nous résiste, mais chaque pas nous grandit davantage hors d'elle, assure sa défaite. Et quand nous n'avons plus même les chevilles prises, quand nous titubons de fatigue, quand nous foulons le sable à l'endroit où il n'est plus qu'humide, quel regret, quelle insatisfaction encore nous rejettent au plus profond de la mer ?

Le sable est chaud, tiède, brûlant par plaques, avec mystère. Étendus côte à côte, le ventre creusé par la position, le thorax bombé, nos membres en étoile, adhérant, de la nuque aux reins, à la puissante chaleur qui nous pénètre, silencieux, absents, engourdis, nous nous séchons sans conscience du lieu ni du temps.

Quand nous ouvrons un œil, à travers nos lunettes noires, sous l'arc de nos bras repliés dont nous humons par instants l'odeur de pain brûlé, nous entrevoyons un univers qui ne paraît plus à notre mesure. La lunette fait miroir et nous renvoie l'image de nos sourcils, des premiers cheveux de nos tempes, grands comme des lianes de la brousse ou bien l'image d'un ciel bleu de nuit où passent, si blancs, de tranquilles

nuages. L'horizon se limite à une aisselle gigantesque. De là, le regard remonte jusqu'à une chevelure blonde, soyeuse, qui respire doucement sous le vent, à un visage ocré, à des lèvres humides qu'on voudrait, si on n'était paralysé de bien-être, presser sous les siennes et entre ces lèvres, à des dents si dures, si blanches, si sûres de leur jeunesse. Il y a bien encore en arrière un coin de serviette bleue et, roulé, un maillot noir de satinette, poudré de sable. Mais ce qui m'attire c'est ce coin de désert minuscule et infini avec ses brins d'herbe rare, ses chardons nains et ses coquillages qui prennent sous cet angle l'aspect de palmiers géants, de cèdres et de nécropoles.

Il n'y a rien que je ne cherche davantage, rien qui ne me soit plus agréable désormais, que de méditer nu, au soleil, sur le bord de la mer. [...]

Marseille.

Soir de quatorze juillet. Foule chantante et nombreuse sur le quai de Rive Neuve. Où commence la chaussée ? Où les terrasses des restaurants ? Où le quai ? Lampions, flot montant et descendant des promeneurs. Bals aux carrefours. Trompes énervées des autos. Cacophonies de sons durs que rompt soudain le silence ou la mélodie d'un disque. Feu d'artifice. Et tels des dieux dominant la fête, trônent très pâles sous les projecteurs les masses muettes du pharo, de Saint Victor et du Fort Saint Jean.

Tantôt, sous un franc soleil, dans Istres, dans Saint Mitre, dans les Martigues, les gens dansaient, chantaient, buvaient,